
Itinéraire d'une bouée de sauvetage

Une cuillerée de bleu était le dernier cri du noyé avant l'engloutissement. Un cri rageur.

En quelques jours, j'étais passée de personne sans histoire à pestiférée, condamnée à une inéluctable mort prochaine (j'avais surpris une conversation de mon médecin, et entendu qu'il me donnait entre trois semaines et trois mois de survie). Avant le verdict qui avait fait de moi une cancéreuse, j'avais eu la sensation que ma vie d'adulte commençait enfin à prendre forme; jusque-là, je m'étais contentée d'accumuler des erreurs qui avaient été, à mon avis, le fruit de choix immatures. Je considérais ne pas avoir mérité ce qui m'arrivait. Entre deux chimiothérapies, pendant des heures de grande fatigue où il m'était presque impossible de me lever, j'ai commencé à lire pour m'informer; je voulais en quelque sorte comprendre la nature de ma mort. J'ai découvert les substances cancérigènes, auxquelles je n'avais, auparavant, jamais prêté attention, et la pollution dont je n'avais eu, jusque-là, qu'une idée des plus vagues.

Ma colère a explosé. Ma révolte.

Comment! le cancer était parfois évitable? Souvent peut-être? Certaines substances pouvaient le provoquer et on ne nous en parlait pas?

L'hôpital m'avait mise entre les mains d'un psychiatre qui était censé m'aider à bien mourir – oui, ça existe. Pendant des mois, j'ai déversé sur lui des tombereaux de statistiques, de récriminations, de bulletins de santé où, obstinément, je ne voulais voir que des progrès dans la guérison, par principe, sans trop y croire. L'hôpital me bourrait de médicaments que je supportais mal. Un jour j'ai tout arrêté, en dépit des sombres prédictions des oncologues. Si je devais mourir, ce ne serait pas dans des crises de nausée, jambes coupées, corps squelettique. Pris entre sa fonction et son rôle, le psychiatre ne savait trop que dire. Et finalement, je lui ai fait mes adieux, à lui aussi. Quel que fût le temps qui me restait à vivre, j'ai décidé que ma seule chance était de ne plus parler de cette maladie : j'en tirerais les conséquences, certes, mais je passerais à autre chose.

Je me souviendrai toujours de ce que m'a dit alors le psy, avec un large sourire :

« Je suis heureux que vous n'ayez plus besoin de moi. Vous étiez tellement occupée à être en colère que vous avez oublié de mourir. »

Il faut dire que j'avais fait feu des quatre fers : je n'avais pas eu le cancer discret, tout le monde était au courant. Ma révolte avait été clamée sur les toits. Et une de mes manières de récriminer avait été l'écriture. J'étais certaine que j'allais mourir. Je n'avais pas accepté le verdict des trois semaines, ni celui des trois mois, mais je ne m'étais pas non plus fait d'illusions. Je m'étais donné une année. Allez, dix-huit mois : le temps de finir *Une cuillerée de bleu* et de le voir paraître. J'avais envie de tenir en main le livre publié.

Après cela, la mort viendrait, que je le veuille ou non.

Cette certitude a dû être partagée par les jurés du Prix Schiller qui se sont empressés, sitôt le livre paru, de

m'octroyer leur Grand Prix « pour l'ensemble de mon œuvre », (œuvre encore bien mince d'un écrivain peu connu). En même temps qu'à moi, ils l'ont attribué à mon collègue et ami Walter Mathias Diggelmann, atteint, lui aussi, d'un cancer, et comme moi en danger de mort. Bref, cette année-là, on devait s'être senti tenu de marquer notre passage, vite, avant que nous ne disparaissions. Lorsque je vois le bruit qui est fait depuis autour de ce prix, je me dis qu'il fallait qu'on nous ait jugés bien atteints pour qu'il nous soit attribué dans la hâte et la discrétion dont il a, cette année-là, été entouré.

Diggelmann n'a pas eu ma chance : il a fini par succomber.

J'ai eu plusieurs coups durs, après cela. Mon couple a explosé sous la pression des événements. Je me suis retrouvée seule. À l'époque, je gagnais ma vie comme traductrice. Le travail s'est fait de plus en plus rare : j'étais obligée d'accepter – lorsqu'ils se présentaient – des pensums sans intérêt. Financièrement, je survivais à peine.

Ma recherche tous azimuts de « jobs » a fini par avoir des conséquences surprenantes.

J'ai pris pied, un peu par hasard, dans le monde du théâtre. J'ai écrit une pièce. Le metteur en scène s'étant défilé, j'ai fait le saut et je l'ai mise en scène moi-même. Et puis une autre. Et une autre encore. Rien de tel pour apprendre une écriture directe et efficace. J'ai suivi pendant plusieurs mois Benno Besson, et j'ai écrit un livre sur lui. De fil en aiguille, pendant quelque temps j'ai vécu au théâtre et du théâtre, essentiellement en Suisse alémanique ou en Allemagne. J'ai écrit, j'ai produit, j'ai mis en scène (mes propres pièces, et aussi celles de Viala, Gaulis, Wesker, Marivaux ou Molière...), et cela se passait plutôt bien. Mais ce monde relativement clos, qui allait (qui va) pourtant de Berlin ou Hambourg

à Zurich en passant par Cologne ou Vienne, a fini par me paraître traversé par des conflits que je trouvais souvent mesquins, parfois destructeurs, et qui ne m'intéressaient pas; je préférais réserver mon énergie à des entreprises moins conflictuelles. J'avais gardé la conscience aiguë que mes jours étaient comptés, je n'avais pas de temps à perdre en expériences qui ne seraient pas entièrement satisfaisantes.

Parallèlement, les circonstances m'ont ramenée à un métier que j'avais appris, puis pratiquement abandonné: journaliste. De temps en temps, des magazines, la radio alémanique, m'ont engagée en free-lance pour un grand reportage, puis un autre – les missions se sont enchaînées: j'ai ainsi pu parcourir le monde.

Les années ont passé. Au début, j'osais à peine redresser la tête, de peur qu'un coup du sort ne vienne m'assommer définitivement. Mais non. Cinq, six, sept, huit ans... Les coups durs étaient venus, mais ils ne m'avaient pas tuée. Et le cancer qui avait failli m'avoir ne s'était plus manifesté. J'ai fini par me dire que ce ne serait pas de ce cancer-là que je mourrais, et, au lieu de continuer à attendre ma fin pour le lendemain, j'ai commencé à me chercher des perspectives.

Cela a coïncidé avec mon entrée à la Télévision. Et avec ma rencontre de Bernard Campiche, qui m'a poussée à écrire mon premier roman, *Station Victoria*. Plusieurs années auparavant j'avais décidé sans effort et sans regret, après un dernier cri poétique, *Hôtel Vénus*, de ne plus écrire de prose. Je pensais avoir dit tout ce que j'avais à dire. Bernard Campiche a su voir mieux que moi qu'il y avait encore dans la mine un filon à explorer.

Troisième événement lié à ce renouveau, la rencontre d'un partenaire différent de ceux que j'avais eus jusque-là, un sociologue hollandais avec qui j'ai eu jusqu'à sa mort, survenue il y a deux ans, une relation

dans l'ensemble harmonieuse, et presque secrète. Autrefois, j'avais toujours étalé mes amours ; celui-là, je l'ai gardé pour moi. Mon travail me retenait en Suisse, le sien le bloquait en Hollande. Nous voyagions – et comme nous préférions tous deux Amsterdam à Zurich, j'allais à Amsterdam plus souvent qu'il ne venait en Suisse.

Il ne faut pas voir là un hasard. Tout cela s'est passé au moment où, ayant la sensation d'avoir perdu presque dix ans en vaine attente d'une mort que je considérais injuste, j'ai finalement été capable de mettre les bouchées doubles.

J'ai alors vécu une véritable explosion d'énergie, tant sur le plan journalistique que sur celui de l'écriture. Toutes ces années d'attente n'ont soudain plus été « perdues ». Elles se sont révélées être le creuset dans lequel s'était forgée une existence vraiment différente.

Le succès de *Station Victoria* m'a pris complètement au dépourvu : je ne m'y attendais pas. Mais il m'a fait lentement prendre conscience que quelque chose de fondamental s'était passé.

Je vois le jour où cela s'est cristallisé.

J'étais à Amsterdam, c'était un dimanche, et nous étions allés visiter un navire du XVII^e siècle restauré et ouvert au public.

Il faisait gris, mais le soleil n'était pas loin. Sur le pont, un homme expliquait combien il avait été compliqué de retrouver les teintes originelles des boiseries du bateau. Je l'écoutais en fixant le reflet anémique du soleil absent sur l'eau du port. Et tout à coup, j'ai repensé à Riva San Vitale, au restaurateur qui, lui aussi, recherchait les nuances originelles de sa fresque ; j'ai repensé à la petite cuillerée de bleu qu'on ajoute au mélange, celle qui change tout, qui permet de retrouver la couleur authentique des choses. Soudain, je me suis dit : c'était

cela, ma cuillerée de bleu à moi, entrevue au moment où je pensais devoir mourir dans l'immédiat. Cette vie différente, ces activités – journaliste, écrivain, metteur en scène –, c'était mon destin. Et je me souviens d'avoir ressenti un bonheur si intense que j'aurais été prête, à ce moment-là, à mourir, sans angoisse et sans peur.

J'ai continué à travailler, à voyager, je me suis attelée à l'écriture d'un nouveau roman, j'ai réalisé le portrait filmé d'un peintre. J'ai multiplié les activités. J'étais vivante. Aujourd'hui. C'était comme si mes poumons avaient doublé de volume.

Cette redécouverte de ma cuillerée de bleu personnelle, je ne l'ai, cette fois, plus oubliée. Cette image qui avait sommeillé en moi sans que j'y pense était enfin devenue une réalité; elle m'accompagne depuis dans toutes les activités, elle les enrichit, et me donne l'énergie de continuer jusqu'au jour où la mort reviendra frapper à la porte – attendue, cette fois, amie même peut-être. Acceptée d'autant plus que, contrairement à la dernière fois, j'aurai la sensation d'avoir vécu la plénitude de ma vie, d'avoir identifié, compris peut-être, la nature de ma cuillerée de bleu.

*
* *

Une cuillerée de bleu a eu un succès sans commune mesure avec les livres que j'avais écrits jusque-là. Plusieurs éditions en Suisse romande d'abord, en Suisse alémanique et en Allemagne ensuite. Coédition à Paris. Édition hollandaise. En Allemagne, le livre a reparu en poche il y a quelques années. Contrairement à tant de bouquins qui disparaissent au bout d'un certain temps des librairies et des mémoires, *Une cuillerée de bleu* a poursuivi sa route, et a continué à être demandé, à être lu.

En additionnant toutes les éditions, on ne doit pas être si loin des cent mille exemplaires.

J'ai reçu des centaines de lettres de femmes et d'hommes m'assurant que je leur avais « sauvé la vie ». Des médecins ont donné le texte à leurs patients, pour les encourager à résister à la maladie, à se défendre. Il a été distribué dans des hôpitaux.

On ne sait jamais quel est le facteur décisif qui fait que, face à un même mal, un cancéreux survit et un autre succombe. Mais *Une cuillerée de bleu* aurait-il sauvé une seule vie, en incitant quelqu'un à ne pas se résigner, qu'il aurait eu son utilité. C'est la raison pour laquelle je me sens une responsabilité vis-à-vis d'un texte dont tant de lecteurs m'ont assuré qu'il les avait aidés.

Cela dit, depuis une quinzaine d'années j'ai systématiquement refusé toute invitation à en parler, toute discussion autour du cancer. À un moment donné, il faut savoir tourner la page. Je n'avais pas envie de ressasser un malheur que j'avais tout fait pour dépasser. Je ne changerai pas de politique, inutile de m'interpeller. Je n'oublie rien, je ne refoule rien ; je n'ai simplement rien à ajouter à ce qui se trouve dans *Une cuillerée de bleu*.

Je souhaite que, en reparaissant, cette bouée de sauvetage qui devait, au départ, n'être utile qu'à moi, puisse offrir aux lecteurs d'aujourd'hui ce qu'elle a apporté à ceux d'hier.

ANNE CUNEO
Avril 2004

Une cuillerée de bleu et la Presse

VIVRE FACE À LA MORT

Crise de l'énergie, dites-vous. Crise économique? Vraiment? Est-ce là tout le drame de notre époque? Allons.

Écoutez plutôt le grand vent glacé qui souffle dans les cœurs, qui traverse l'Occident actuel comme une malédiction, ravage ces millions de petits univers solitaires qu'on appelle les hommes, chétifs et nus devant l'impitoyable destinée. Écoutez l'amour, qui crie au secours, des geôles où l'on a renfermé, incapable de résister au broyage de la fraternité. Écoutez les corps, qui appellent en vain des caresses vraies, tandis que les bouches restent muettes, car partout le langage est devenu la cour des miracles de l'ère moderne, avec des mots boiteux, des phrases cancéreuses, des expressions plus creuses que des tombes.

Incommunicabilité, solitude, divorce, malheur, carences affectives : voilà les signes de la vraie crise, voilà le lieu où naissent l'angoisse, les névroses, et même les dérèglements cellulaires, la maladie, dont on commence à pressentir l'importance des racines psychiques. Mais voilà aussi le mur où se brisera le rêve carriériste de la

société quantitative: au-delà d'une certaine limite, l'homme ne peut plus sacrifier aux apparences. Les ambitions matérielles, l'abondance ou l'absence de pétrole redeviendront pacotille en regard de ce qu'il faut nommer la vie intérieure – la spiritualité, ou simplement, l'harmonie, le bonheur.

La vérité est qu'on a censuré la mort, après la grande hécatombe de 39-45, au point d'en oublier la vie, dans l'ardent délire de la reconstruction. Albert Cohen le rappelait dans ses récents *Carnets* (Éditions Gallimard): la conscience de la mort rend juste et sage. Elle implique l'obligation de vivre sans vain gaspillage. C'est tout simple: on n'emporte dans la tombe ni ses bijoux, ni son or.

Transformons le monde!

La mort: elle danse pourtant la gigue autour de nous tous les jours. Sur les autoroutes solaires comme sur les cimes glacées. Un homme soudain s'effondre, place Saint-François, dans la force de l'âge: infarctus. Un autre prend le chemin de l'hôpital, d'où il ressortira peut-être: cancer. Ne répétons pas les statistiques concernant ces deux seules façons de quitter la scène: elles sont si terribles, qu'on n'ose pas y croire. Encore faut-il accepter de regarder son sinistre ballet, de s'interroger. C'est toute l'aventure qu'a vécue Anne Cuneo, aventure pressentie dans *Passage des Panoramas*, et fixée dans son dernier livre, bouleversant, *Une cuillerée de bleu*. Aventure du cancer, de l'ablation d'un sein, de l'angoisse soudaine devant l'évidence de la mort, aventure terrible et libératrice, au terme de laquelle l'auteur s'écrie: « Ce que j'avais à chanter, je l'ai chanté du fond de la misère, de la faim, du froid: vivons pour la plénitude et non pour l'esclavage. Transformons le monde! »

Mais ne nous méprenons pas : Anne Cuneo ne se veut pas l'historiographe d'un cancer. Elle ne se contente pas de raconter, au jour le jour, les visites médicales, avec leur cortège de termes savants et mystérieux, leur valse-hésitation, leurs lacunes, et toute l'angoisse qui en résulte pour le « patient » soudain confronté à son malheur. Elle cherche à cerner, dans un moment très grave de sa vie, son identité. Quelles peuvent être les origines de la maladie en moi ? Quelles erreurs ai-je commises ? Maintenant que je n'ai plus rien à perdre, que dois-je penser de ma vie ? N'ai-je pas perdu en frivolités – la discipline, le labeur, le souci du conformisme, voire l'ambition sociale – quarante ans de ma vie ?

Pendant que le scalpel court sur sa peau fragile, l'auteur se fait le chirurgien de sa propre conscience : ainsi peut-être, participe-t-elle à sa guérison aussi sûrement que les médecins. Malgré l'angoisse, liée à la perte du sein et à la crainte des métastases, Anne Cuneo cherche en elle-même. Et trouve, impitoyablement : nous souffrons d'atteintes extérieures, sous forme de pollution, et d'atteintes intérieures, sous forme de mauvaise éducation, de morale répressive. L'argent, on le sait, vit maintenant selon son propre dynamisme, et dévore tout, comme le cancer. « Notre mort de cancéreux sera la preuve par neuf, l'acte d'accusation le plus accablant : la société de consommation n'est PAS le bonheur », constate l'auteur, qui crie : « Je refuse cette maladie du capital autant que le capital lui-même. »

Mais, on peut réagir bien ou mal face aux contraintes extérieures ou culturelles. Une fois les bonnes réactions admises, il reste les problématiques individuelles : qui ai-je aimé ? En quoi me suis-je complu ? Anne Cuneo reconnaît : « Je n'ai jamais reconnu mes désirs, ne les ai pas exprimés et jamais satisfaits. Il est là, mon cancer. » Oui, elle a longtemps aimé des hommes narcissiques,

désireux de plaire et de séduire des femmes sortant de l'ordinaire à leurs yeux, mais incapables d'un véritable échange : et, elle a joué ce rôle avec empressement. Elle a aussi, d'une certaine manière, lutté pour le « collectif », milité pour les grands idéaux, en confondant la lutte pour la liberté avec la liberté elle-même : en oubliant que le premier champ de bataille révolutionnaire, c'est soi-même. Elle a peut-être écrit des livres pour participer à la somptueuse illusion de la production.

La mort toute proche et sensible dans la chair déjà vient alors renverser les signes, donner un autre sens : il faut aimer, vivre, rayonner, écrire, travailler simplement, librement, non pas pour paraître femme, ou homme, ou révolutionnaire, ou écrivain. Il faut se « plonger la tête la première dans le maintenant ». Faire jusqu'au bout le chemin de la connaissance de soi : longue, belle excursion.

Un livre qui dérangera

Je sais : un tel livre effrayera, d'autant qu'il est beau, maîtrisé, sincère. On n'aime pas voir la vérité en face : et la vérité, c'est peut-être un corps nu auquel il manque un sein, un œil. Le livre de Anne Cuneo plongera les faibles dans la peur : à cause du cancer, certes, qui nous menace tous, ici et maintenant, à cause de cette satanée mort qui vient et peut foudroyer. Mais surtout, à cause de l'authenticité.

On préférera la vision éthérée des corps bronzés et apparemment sains et peints par la publicité, et le carnaval des mythes sociaux, politiques, historiques. Un peu comme l'autruche, vous savez, qui plonge sa tête dans le sable.

Mais, aux courageux, aux forts, Anne Cuneo tend une main désormais fraternelle. Elle les encourage à vivre, elle leur montre une voie, pour éviter les pièges des raisonnements quantitatifs, pour s'ouvrir à la sensibilité intérieure.

C'est ainsi qu'elle est dans la littérature: parce qu'elle vise le fond avec des mots, une économie de moyens qui est une des maîtresses du talent. Pas de pleurnicheries, mais des vraies larmes. Pas de sensiblerie, mais la maturation d'une authentique sensibilité. Pas de jeux de mots, mais des phrases qui vont droit au cœur.

Peut-être un jour, plus tard, Anne Cuneo découvrira-t-elle que la vérité peut aussi s'exprimer par l'imaginaire, et son œuvre prendra des ailes, qui sait? Peut-être un autre domaine que celui de l'écriture, dans la peinture, par exemple, où il suffit – elle le sait bien, maintenant – d'une petite cuillerée de bleu pour atteindre une couleur sublime.

RICHARD GARZAROLLI
Tribune de Lausanne, 1979

... C'est un récit au jour le jour, prenant jusque dans les détails, sans ménagements pour soi-même: tout le contraire d'un livre écrit pour consoler, ou pour se plaindre – il n'est qu'accusateur. À la fin, l'auteur se tient là, déjà plus malade, mais pas encore guérie, « un pied dans le néant, l'autre dans les pâquerettes » et nous incite à être « dans un état de révolte totale ».

DIETER BACHMANN
Tages-Anzeiger, 1979